

Tonguia ou le terroir des gourmands

Michel BENOIT

Il était une fois, en Haute-Casamance, un terroir « en bouquet ». Nous savons qu'il y a des terroirs de toutes sortes, en arêtes de poisson, en nébuleuse, en auréole ou en fleur. A Tonguia du Pakane, c'est le bouquet ! De fleurs périssables...

Chacun a voulu sa rizière dans le bas-fond et ses champs de mil ou d'arachide sur le plateau. Puis le coton est venu à cause de « l'argent que veut ton fils, l'argent que veut ta femme ». Puis « chaque femme, chaque jeune a voulu cultiver du coton ». Bref, on s'est approché du point Oméga et personne aujourd'hui n'est content. Ah ! c'est gai Tonguia aujourd'hui qui gémit sur sa mise en malheur !

Avant, la vie des Badiarankés c'était boire, chasser, honorer ses Dieux et donner quelques coups de bâtons aux sorciers mangeurs d'âmes... L'idéal. La brousse était leur paix et leur tranquillité loin des agités du Fouta Djallon mais ils ont « mangé la brousse ». Le bas-fond de la chasse et de la pêche est devenu le morne marigot de la culture du riz avant de s'assécher. Puis, sur le plateau, ce fut la course : « ils ne restaient jamais tranquilles en saison sèche. C'est le brûlis qui dominait. Ils défrichaient à des kilomètres ! Une vraie catastrophe ! ».

Autour du village aujourd'hui, tout est détruit par la hache et le feu. L'endroit est pauvre désormais : plus d'abeilles et plus de miel. Plus de grands arbres. Le gibier a fui ou été tué. Les arbres rabougris sont desséchés par la chaleur torride. Tout est sec et brûlé. Il n'y a plus d'eau dans le bas-fond qui bruissait de clapotis et de chants d'oiseaux. Les sols s'amenuisent. « Triste ceinture ! Ceinture qui fut prospère et utile ! Elle a nourri Tonguia ! L'eau ruisselait et Tonguia était accueillant (...). N'ont-ils pas détruit leur trésor ? Il se fait tard pour redresser cette situation ! Il n'y a même plus d'eau dans les puits. »

Plus d'eau dans le puits ni dans le bas-fond, plus de gibier, plus guère de sols à défricher, plus grand-chose de la vie d'avant mais une autre existence, quelque chose d'un peu fétide, une sorte d'ennui qui a mis Tonguia au rythme de la frustration du nombre.

Si les farouches Bassaris furent pendant des siècles pourchassés par les guerriers et les marchands d'esclaves des Etats du Gabou et du Fouta Djallon, si les vaillants Coniaguais surent résister au même danger, les gentils Badiarankés restèrent longtemps amis de tous. Partisan de l'art de vivre caché, hostile à cette aliénation étatique que les civilisations du péché appellent *la civilisation*, ce petit peuple tranquille, animiste, casanier, travailleur, buveur, démocrate, paysan et chasseur — très civilisé en somme —, avait traversé des siècles de violence, caché sur un plateau rocheux, à l'ombre de la Grande Pierre de Marou.

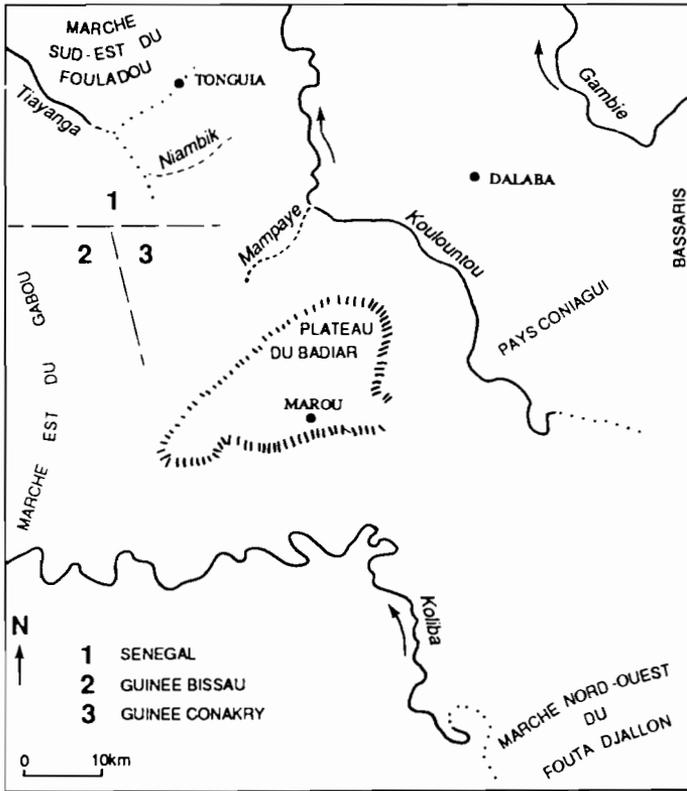


Fig. 1. — Localisation de Tongula

En 1902, la vie s'écoulait à peu près tranquille sur le Badiar qui domine la plaine de Koliba, face au Fouta Djallon. Les villages — indépendants les uns des autres — vivaient en bons termes. A cette époque, les Badiarankés souhaitent « naturellement l'indépendance complète », c'est le capitaine Bouchez chargé de les administrer depuis peu qui le dit. Se rendant compte que l'autorité française est inévitable, ils ont payé l'impôt en 1901 et leur plus cher désir est que, moyennant ce paiement « l'on ne s'occupât pas d'eux ». Naturellement. A cette époque, ce vœu est à peu près exaucé mais le pouvoir des Blancs s'installe en s'appuyant sur les chefs du Fouta, donnant à ceux-ci — momentanément — un pouvoir qu'ils n'avaient jamais eu sur le Badiar.

Après quelques péripéties, les Badiarankés ont été placés sous l'autorité d'Alpha Yaya, roi du Labé. Ils acceptent sans grand enthousiasme « résignés à l'autorité française inéluctable, disposés même à la reconnaître avec plus ou moins de satisfaction, ils ont jugé que c'en était assez sans qu'une autorité indigène qu'ils considèrent comme superflue et tout à fait étrangère, vienne s'intercaler en imposant ses obligations propres » (BOUCHEZ, 1903)¹.

D'ailleurs, certains Badiarankés voulaient changer de pays, « se glisser dans la forêt » et — bien sûr — Yaya voulait « garder ses gens stables ». Comme tous les chefs. Naturellement.

1. Notion sur le Labbé, *Revue coloniale*, janv.-févr. 1908.

Les espaces inter-étatiques, majoritaires à l'époque en Afrique, s'amenuisaient insidieusement. Le pouvoir devenait moins violent mais personne ne pourrait désormais se cacher au fond des grandes brousses. Le filet se refermait sur les Badiarankés.

Chez eux, la vie villageoise avait ses petits problèmes. On raconte que Wali, homme influent, souhaitait contrôler les affaires, être un notable, un chef de terre mais il fut gêné dans ses projets. Humilié, il décida de s'exiler avec ses partisans et « le pays de Marou se cassa en deux sans se fâcher ».

Fort et grand, de teint très noir, la démarche souple et agile, Wali marchait presque en courant, armé de couteaux, de coupe-coupe et de fusils lors des grands voyages. Il était le défenseur de son peuple, son guide aimé et respecté. Un incident entre des envoyés d'Alpha Yaya et ses gens à propos d'une histoire de fonio réquisitionné avait précipité le départ.

L'homme possédait les qualités nécessaires pour aborder des lieux inconnus. Descendant du plateau par le nord, plusieurs familles mécontentes disparurent derrière lui, horde farouche, dans la forêt.

Première étape : Boundou Fourdou, la source à l'eau boueuse, où on stationna un mois environ, cherchant des sites intéressants dans les environs. Puis on continua vers le nord jusqu'au bas-fond de Mampaye où les augures indiquèrent qu'un village fondé là tomberait sous la coupe des Peul Foulacoundas, ce que personne ne souhaitait. On piqua alors vers Dalaba, dans l'actuel parc national du Niokolo Koba, après avoir difficilement traversé la rivière Koulountou puis, revenant vers le bas-fond de Niambik, les Badiarankés rencontrèrent de graves difficultés, pensant même rentrer au pays. Les Génies et la maladie les y attendaient pour frapper cruellement.

Un Peul du Fouta, Thierno Lassarari, sage et sorcier, guidait la marche. Il communiquait avec les Génies. C'est le grand esprit de Samsoul Mari qui a choisi le site de Tonguia. Wali prospectait les sites possibles et choisissait les lieux d'étape et le Thierno entrait en contact avec les Forces qui commandent la brousse.

Le site de Tonguia était un daaka, un lieu de campement pour la grande chasse : on fonda le village en 1905 au milieu des éléphants, des lions, des buffles, des antilopes et des crocodiles, au bord d'un bas-fond où l'eau coulait sous la forêt. Le Thierno avait ordonné des sacrifices et des coutumes que Tonguia respecta scrupuleusement jusqu'à ces dernières années.

Une vie nouvelle commençait. Les Badiarankés avaient été bien accueillis par Maoundé Ba, chef du Pakane, qui « voulait que son pays devienne une terre d'accueil, un lieu de rendez-vous de toutes les ethnies ». Depuis deux ans, Maoundé Ba ne parlait plus au nom de Moussa Molo, roi du Fouladou, dont il avait été le guerrier fidèle mais au nom des Blancs qui venaient de le confirmer comme chef de canton. Le contact fut facile car les grandes « guerres ethniques étaient finies ». Les Badiarankés avaient envoyé une délégation auprès de Maoundé Ba pour lui dire que leur seul but était de procréer et non d'exercer le pouvoir. Ils étaient venus chercher la paix. Maoundé Ba voulait leur déléguer son autorité sur le pays entre la rivière Tiayanga et le Badiar mais eux n'en voulaient pas.

Au début, les activités de Tonguia avaient été la cueillette, la pêche à la Koulountou, la récolte du miel, la culture du mil mais surtout la chasse.

Les essarts furent d'abord mobiles et parfois très éloignés. Beaucoup de villages de la région sont d'anciens essarts de Tonguia. On défricha les meilleurs sites puis la culture du riz se développa dans le bas-fond. Les hommes défrichaient le plateau pour le mil et chassaient, tandis que les femmes cultivaient le bas-fond.

On consomma le meilleur, le gibier et les bons sols et tout alla à peu près bien jusque dans les années soixante puis, les choses changèrent.

Observons l'espace défriché par Tonguia en 1970. L'abandon relatif du bas-fond se confirme depuis quelque temps par raréfaction de l'eau et défrichement accéléré des plateaux pour le mil et l'arachide puis, surtout, le coton. La carte est l'aspect visible d'un rapport à l'environnement qui se modifie car la vie change : goût de l'argent inconnu jusqu'alors, diminution du rôle des femmes dans la production au profit des hommes qui déboisent le plateau délaissant la chasse faute de gibier,

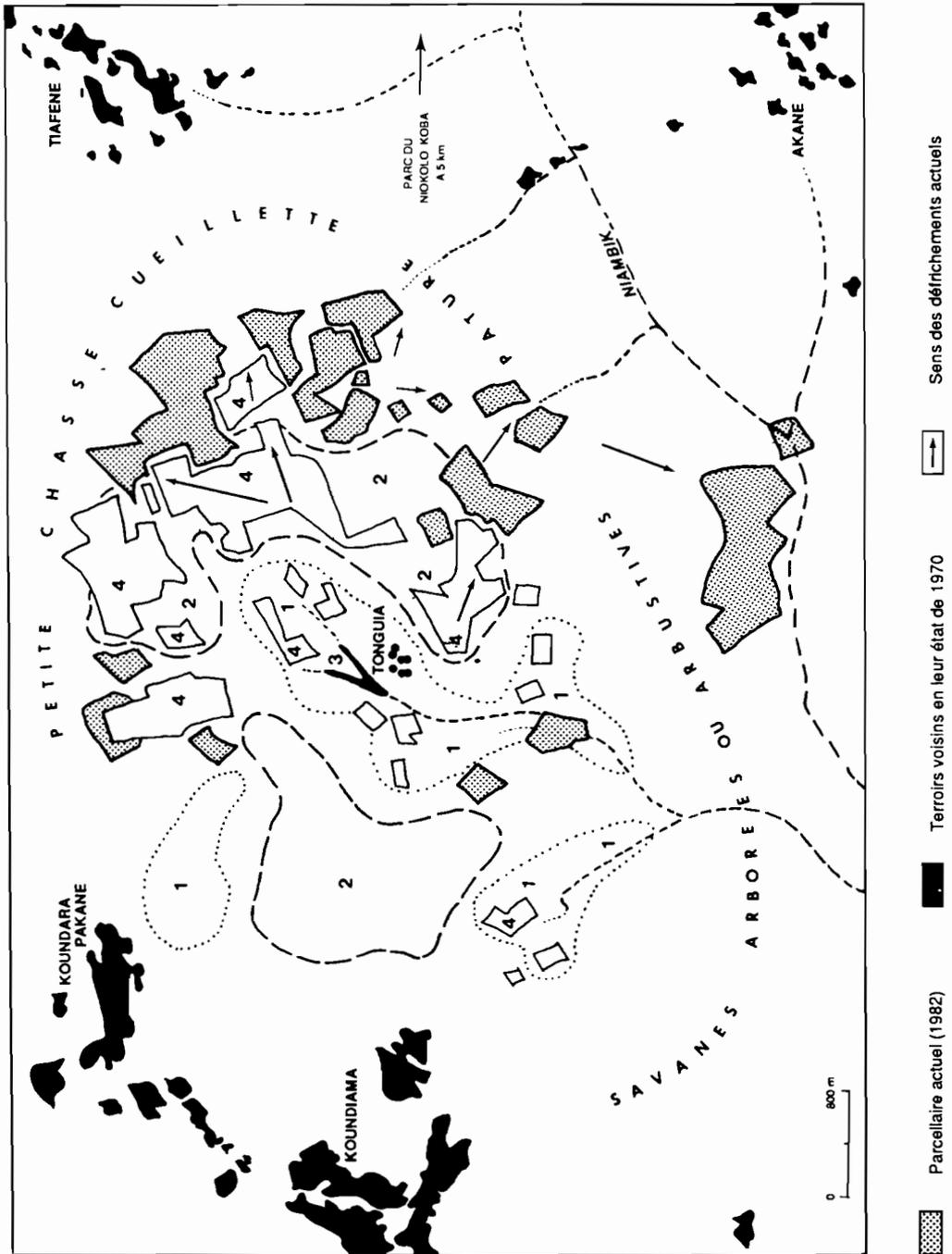


FIG. 2. — Le terroir

1 — Champs abandonnés en vallées et dépressions. 2 — Champs abandonnés sur plateau. 3 — Rizières et jardins. 4 — Essarts sur plateaux (céréales, arachide, coton) en 1970. La planimétrie est très approximative (montage de photos aériennes non redressées et non mises à l'échelle).

morcellement des exploitations, apparition de la culture attelée qui permet l'augmentation des superficies cultivées sur les sols légers : « *ils* nous ont tellement martelé pour cette histoire de culture attelée ! Et dire qu'au début nous mangions les vaches qu'*ils* nous distribuaient ! »

La brousse environnante et les champs abandonnés sont de plus en plus sollicités par un troupeau qui apparaît en quelques années (150 bovins aujourd'hui), gardés par deux étrangers car les Badiarankés ont peur de leurs vaches.

Voilà comment une brousse de l'abondance est devenue un terroir de déçus...

L'anéantissement des ressources gérées dans la nature est toujours la fin de la liberté. Ce qu'on avait voulu fuir a rattrapé Tonguia : « Presque tout le monde est musulman maintenant. On peut compter les autres sur le bout des doigts. Les sacrifices sur les autels, les danses des circoncis et des excisées sont supprimées ainsi que les fêtes de fin de récolte. La religion musulmane estime que ce sont des dépenses inutiles ! Les femmes regrettent la disparition des danses d'excision mais ne pouvant élever la voix, elles se taisent. Les enfants sont intenable. Ils n'ont pas connu l'éducation de la circoncision. Le maître de la circoncision a perdu son pouvoir au profit du marabout. Parmi les coutumes anciennes seule subsiste celle des cent calebasses. Les danses des morts ont disparu aussi. L'animation de Tonguia aujourd'hui, c'est quelques cris de femmes et le bruit des radios-cassettes. »

Le Fouta a rattrapé Tonguia : « Moi, je prie depuis cinq ans. Mon père a bu jusqu'à sa mort. J'aurais bien voulu boire jusqu'à ma mort. Mais si d'autres sont plus forts que toi, comment faire ? » L'argent des Blancs et la frustration du Fouta ont rattrapé Tonguia... Un bien curieux mélange.

Le terroir de Tonguia en 1970, c'est l'image des Badiarankés en train de manger leur capital au prix d'une fuite et d'une sorte de reniement. « Maintenant, ils partent en ville ou chez les Mandingues. Ils se disent alors Mandingues. Leurs enfants seront Mandingues. »

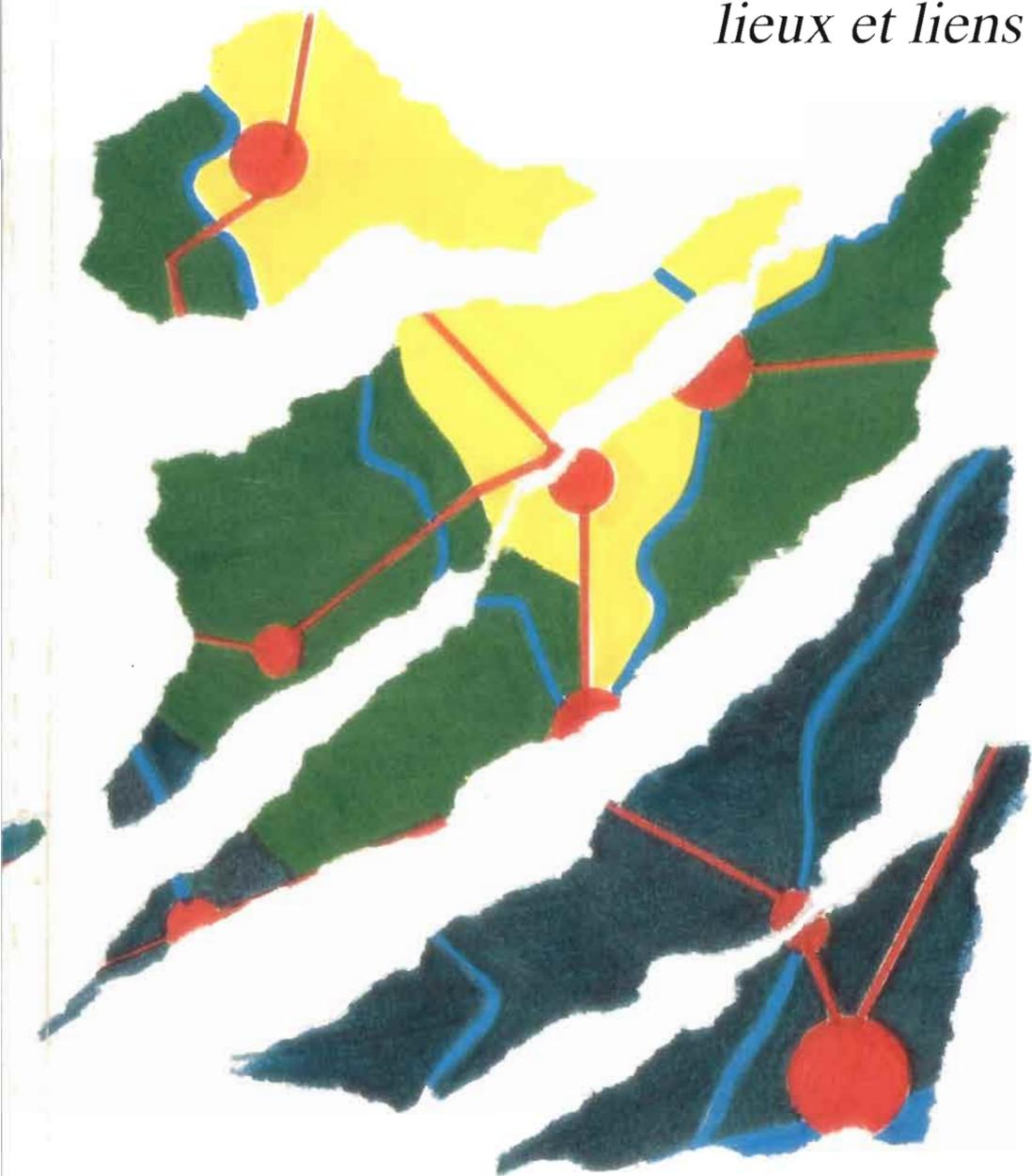
L'argent vient (par le coton) mais rien ne va. L'argent n'est pas la vraie richesse. C'est le droit d'acheter au prix de la vraie richesse. C'est la dépendance et une sorte d'échec du projet badiaranké.

Le vrai terroir de Tonguia c'était la brousse du Pakane. C'est d'elle que la « communauté villageoise tirait sa subsistance ». Le « terroir » de Tonguia — si beau sur la carte — n'est pas une « portion d'espace aménagé dont la communauté villageoise tire l'essentiel de ses ressources ». C'est la trace éphémère, l'indice désolant d'une brousse belle et riche détruite par une communauté villageoise précaire. La portion d'espace dont la communauté voulait tirer ses ressources et sa liberté, c'était les forêts et les savanes du Pakane, son bois, ses eaux, ses fibres, ses poutres, son gibier, ses racines, son poisson, ses sols — un peu — et son miel... Ça a duré deux générations, le temps que le monde devienne tout petit.

Le « terroir » de Tonguia aujourd'hui, c'est ce qui reste quand les Badiarankés ont été trop gourmands.

Tropiques

lieux et liens



Editions de l'ORSTOM

INSTITUT FRANCAIS DE RECHERCHE SCIENTIFIQUE POUR LE DEVELOPPEMENT EN COOPERATION

*avec le concours du Centre National de la Recherche Scientifique,
de l'Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales
et du Ministère des Affaires Etrangères*

Sommaire

Présentation - P. PELISSIER ET G. SAUTTER

Avant-propos - P. GOUROU

Liens - C. BLANC-PAMARD, A. LERICOLLAIS, J. GALLAIS,
H. ATTIA

Campagnes en devenir - J.-Y. MARCHAL, O. HOFFMANN,
L. MESCHY, J. PELTRE-WURTZ, J. BOULET, G. DANDROY,
C. SEIGNOBOS, B. ANTHEAUME, V. LASSAILLY-JACOB,
B. CHARLERY DE LA MASSELIERE, J. BOUTRAIS, M.-C.
CORMIER-SALEM, A. LERICOLLAIS, C. BLANC-PAMARD,
M. BENOIT, H. RAKOTO-RAMIARANTSOA, O. SEVIN, B.
TALLET, Y. DEVERIN, J. RAMAMONJISOA, L. DUBOURDIEU.

Autour des villes - J.-L. CHALEARD, A. DUBRESSON, G.
SALEM, M. LE PAPE, C. VIDAL, A. MANOU-SAVINA, P.
PELTRE, G. MAINET, Y. MARGUERAT, J.-L. DONGMO,
J. CHAMPAUD.

Compositions d'espaces - A. SECK, M.-C. AQUARONE,
R. POURTIER, J.-P. RAISON, M. LESOURD, A. GASCON,
M. PORTAIS, E. GU-KONU, C. TAILLARD, A. SAUSSOL,
J. BONNEMAISON, L. CAMBREZY, J. PLYA, G. SAVONNET,
E. BERNUS, J.-C. ROUX, A.-M. PILLET-SCHWARTZ, M. PE-
PIN-LEHALLEUR, A. HALLAIRE, J. O. IGUE, A. SCHWARTZ.

Liste des auteurs

Table des matières